

CETTE NUIT, JE L'AI VUE



DRAGO JANČAR

CETTE NUIT,  
JE L'AI VUE

roman

Traduit du slovène par  
ANDRÉE LÜCK-GAYE

PHÉBUS

Titre original :  
*To noč sem jo videl*

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0969-5

Cette nuit, je l'ai vue comme si elle était vivante. Après avoir traversé la baraque, elle s'est avancée entre les châlits où mes camarades respiraient calmement dans leur sommeil. Elle s'est arrêtée à ma hauteur, m'a regardé un moment l'air pensif, un peu absent, comme toujours lorsqu'elle ne pouvait pas dormir et qu'elle errait dans notre appartement à Maribor, elle s'est arrêtée devant la fenêtre, s'est assise sur le lit, puis elle est retournée vers la fenêtre. Qu'y a-t-il, Stevo? a-t-elle dit, toi non plus, tu ne peux pas dormir?

Sa voix était sourde, grave, presque masculine, légèrement voilée, absente comme son regard. J'ai été surpris quand j'ai reconnu sa voix, si distinctement sienne, qui s'était perdue avec les années quelque part dans le lointain. Sa silhouette, je pouvais la faire réapparaître à tout moment, ses yeux, ses cheveux, ses lèvres, oui, son corps aussi qui s'était tant de fois écroulé, essoufflé, à mes côtés, mais je ne parvenais plus à entendre sa voix; quand on ne voit pas quelqu'un pendant longtemps, c'est sa voix qui disparaît la première, son timbre, sa couleur et son intensité. Il y a très longtemps que je ne l'avais pas vue, combien de temps? au moins sept ans, me suis-je dit. J'ai frissonné. Pourtant, dehors, c'était la

dernière nuit de mai et le printemps touchait presque à sa fin, le printemps de cette terrible année 1945, et alors que tout annonçait déjà l'été, qu'il faisait chaud dehors, et que la chaleur des corps des hommes respirant et suant rendait l'air du baraquement presque étouffant, j'ai frissonné à cette pensée. Sept ans. *Dans sept longues années*, chantait autrefois ma Veronika, *dans sept longues années, nous nous reverrons*, quand elle était triste, elle chantait cet air populaire slovène qu'elle aimait particulièrement et elle me regardait du même air absent que ce soir, *seul le Dieu du ciel sait quand sept années auront passé*. J'aurais voulu lui dire, c'est bien que tu sois venue, même si c'est au bout de sept ans, Vranac est toujours avec moi, si tu veux le voir, j'aurais voulu lui dire, il est là-bas, derrière l'enclos, avec les chevaux des autres officiers, il a la vie belle, il peut courir dans la prairie, il n'a pas besoin de rester à l'écurie, il est en bonne compagnie, même si ta main lui manque à lui aussi... comme elle me manque à moi, c'est ce que j'aurais voulu lui dire, mais ma voix est restée dans ma gorge, un son gargouillant et sourd est sorti de ma bouche à la place des mots que je voulais prononcer. J'aurais voulu lui dire, je pensais que tu vivais dans un manoir au milieu des montagnes slovènes, est-ce que tu montes un peu dans les environs? J'ai tendu la main pour toucher ses cheveux, mais elle a reculé, je vais m'en aller maintenant, a-t-elle dit, tu sais bien, Stevo, que je ne peux pas rester.

Je savais bien qu'elle ne pouvait pas rester, tout comme elle n'avait pas pu rester il y a sept ans, quand elle avait quitté pour toujours notre appartement de Maribor; si elle n'avait pas pu rester là-bas, comment aurait-elle pu rester ici, dans la baraque d'un camp de prisonniers, parmi les officiers de l'armée royale endormis sur qui veillait, accrochée au mur, près de la porte, la photographie d'un jeune roi en uniforme de lieutenant de la garde, la main posée sur son sabre, la photographie d'un roi dépossédé de son royaume

au milieu de ses fidèles sujets dépossédés de leur patrie. À ce moment-là, un cheval a henni bruyamment, je suis presque sûr que c'était Vranac, peut-être était-elle passée le voir lui aussi, avant de partir pour toujours, peut-être était-ce de joie quand il l'avait sentie à proximité, quand elle avait probablement, comme elle le faisait toujours, posé sa main sur ses nasaux en disant, Vranac, maintenant je vais te seller.

C'était pendant la nuit, maintenant, c'est le matin et les soldats se rassemblent partout dans le vaste camp pour le salut au drapeau, nous, l'armée sans armes, on continue de lever les couleurs tous les matins ; à l'entrée, les soldats anglais font les cent pas, ils observent avec ennui le fourmillement matinal, les soldats désarmés de l'armée royale sortant des tentes, les officiers logés dans les baraques, toujours prêts à attaquer de l'autre côté des montagnes slovènes, dans les terres, dans les forêts bosniaques, là où, selon les rapports, la guérilla contre le pouvoir communiste s'amplifie. Moi, je regarde mon visage dans le miroir et je sais qu'il n'y a plus rien, plus de Veronika, plus de roi, plus de Yougoslavie, le monde a éclaté en morceaux comme ce miroir fêlé qui me renvoie des fragments de mon visage pas rasé. Je n'ai pas assez de volonté pour me laver, me raser et ajuster mon ceinturon, m'apprêter et me joindre au rassemblement, je regarde ce visage sur lequel Veronika s'est penchée cette nuit, et je me demande si elle a pu me reconnaître. Est-ce toujours moi, Stevan Radovanović, major, commandant d'un escadron de cavalerie de la première brigade, ancien capitaine de la division de la Drave que sa femme a quitté à Maribor et dont les soldats se moquaient dès qu'il avait le dos tourné ? À présent, personne ne se moque de lui, personne ne se moque plus de personne parce que personne n'a envie de rire, à présent, tout le monde mérite plus ou moins la compassion, comme cette armée battue, chassée de sa patrie par les armes et par des communistes sauvages ignorant la tactique, comme ces yeux, ce

nez, ces joues coupées par les fêlures du miroir accroché au mur des douches du baraquement ; mais est-ce bien encore mon visage, ces cernes qui ressemblent à des ecchymoses, conséquences des nuits sans sommeil, ces mèches grises sur les tempes, ces lèvres gercées et ce trou noir au milieu d'une rangée de dents jaunes. Ce trou, une dent s'y trouvait avant, il y a un mois encore, lorsque, contre le mur d'une ferme, quelque part dans les montagnes au-dessus d'Idrija, un obus de mortier a explosé, alors un petit bout de pierre ou de métal a atterri droit dans ma bouche, et je me suis retrouvé immédiatement en sang, mais quand j'ai repris mes esprits et que je me suis lavé, il s'est avéré que, Dieu merci, il ne me manquait qu'une dent de devant, mes lèvres aussi avaient été bien déchiquetées, à présent elles ne sont plus qu'écorchées, j'ai juste perdu une dent quelque part près de la frontière italienne derrière laquelle on se retirait pour se réorganiser comme on disait, pour contre-attaquer comme on disait, mais devant Palmanova, on s'est tout simplement rendus. On s'est rendus, que pouvait-on faire d'autre, même si on racontait que les Anglais étaient nos alliés et qu'on attaquerait ensemble les communistes. Pendant quelques jours encore, on a continué de porter nos armes, puis on a reçu l'ordre de les déposer, c'est-à-dire qu'on a laissé les soldats anglais nous désarmer honteusement, ils ont laissé leurs revolvers sans munitions aux officiers, pour l'honneur, mais il y a quelques jours ils les ont aussi ramassés, c'était la dernière marque de notre dignité, on n'est plus une armée, c'est la fin, la *finis* du royaume de Yougoslavie, la fin du monde.

Il y a sept ans, quand Veronika a quitté Maribor, j'ai d'abord pensé que c'était la fin du monde pour moi. Mais à présent je vois que c'était une petite souffrance personnelle, la vie suivait son cours et l'armée à laquelle j'appartenais corps et âme était toujours là, avec son ordre et sa discipline, son artillerie et sa cavalerie illustres, son infanterie, toutes

ses unités parées de la gloire des batailles de la Kolubara et du Cer, nous étions les successeurs et les héritiers de la victoire serbe, l'une des plus grandes de l'histoire de l'Europe, nous, les officiers, on était respectés et estimés, le monde était toujours entier et la vie, en dépit du départ de Veronika, avait un sens. La caserne, les manœuvres, l'accomplissement du devoir suffisaient à dissimuler la tristesse personnelle, le sens de l'honneur et la défense de la patrie donnent à l'homme le sentiment d'une noble mission, la détresse personnelle doit s'incliner devant elle. J'étais un officier modèle, je dois le dire, à l'Académie militaire, j'avais passé tous les examens, généraux et techniques, avec les félicitations, mon unité avait récolté des éloges à toutes les manœuvres qui, ces années-là, étaient devenues fréquentes.

Au printemps 1937, mon escadron, basé à Niš, fut muté à Ljubljana. Pour autant que j'aie pu comprendre, il s'agissait d'apporter un renfort tactique à la division de la Drave qui était devenue, en raison des événements politiques en Allemagne, la principale force de défense des frontières nord et ouest du royaume. Comme partout, je me débrouillais bien là-bas. La vie d'un soldat, ce ne sont pas les lieux où il doit résider temporairement, mais la caserne, le terrain d'entraînement, l'armée, ma vie, c'était l'armée, oui, et les chevaux. J'étais, je dois le dire, le meilleur cavalier de l'unité que je commandais. Ce n'est déjà pas la même chose si un commandant donne ses ordres d'un bureau ou d'un véhicule de terrain au cours de manœuvres, mais quand ce commandant chevauche à la tête de son unité, c'est encore différent. En fin de compte, j'exigeais de mes hommes ce que j'exigeais de moi-même, entraînement intensif en carrière, souplesse, habileté, soin des chevaux, propreté, eau fraîche, l'étrille dans la main était pour moi aussi importante que le sabre au clair avec lequel on se lançait à l'attaque ou la carabine sur l'épaule qu'il fallait savoir

prendre et armer même à cheval. La cavalerie est la plus noble des unités militaires. La cavalerie crache sur la piétaille, disait le major Ilić quand il était de bonne humeur. Quand il était de bonne humeur et qu'il disait que la cavalerie crachait sur la piétaille, il se trouvait toujours quelqu'un pour ajouter, elle peut aussi pisser... Nous étions de bonne humeur, nous étions fiers comme des uhlands polonais, la cavalerie légère la plus courageuse du monde. J'aimais les chevaux, j'étais monté pour la première fois à l'âge de sept ans, mon père était marchand de chevaux, déjà enfant, je m'en occupais et je leur parlais, je ne m'étais pas retrouvé dans la cavalerie par hasard. Ni, à bien y penser aujourd'hui, à Ljubljana.

C'est là que j'avais rencontré Veronika.

Elle m'avait été présentée par... son mari. Et son mari par mon commandant, le major Ilić. Je me rappelle très bien cet après-midi d'été, il faisait chaud, dans la carrière, manches de chemise retroussées, je surveillais un exercice de voltes. Puis, je laissai les nouvelles recrues chevaucher en cercle et, durant les dernières minutes, rentrer à l'écurie les rênes longues. Et maintenant, dis-je, lavez à l'eau claire les parties humides du dos des chevaux, en particulier sous la selle. Et après, l'étrille, c'est clair? Je n'oubliais jamais de donner cet ordre car je savais qu'ils étaient fainéants, tous les soldats nouvellement recrutés sont fainéants, ils auraient fichu les chevaux à l'écurie et se seraient vautrés dans le pré voisin, à l'ombre du bâtiment, ou même sur le fumier, n'importe où. J'allais leur expliquer pourquoi il était si important de prendre soin des chevaux quand une estafette arriva, me salua et dit que le major Ilić me convoquait à l'état-major.

Sur un ton sérieux, ce dernier me demanda si j'étais prêt à accepter une mission spéciale. Moi, j'étais toujours prêt à accepter n'importe quelle mission. Une jeune dame, la femme d'un de ses amis, un monsieur important dans la région et excellent homme, avait reçu en cadeau un hackney, maintenant elle aimerait apprendre à monter

à cheval. Je vis que l'ordonnance et le secrétaire qui me regardaient attentivement avaient envie de rire. Au lieu de t'emmerder avec des recrues idiots, dit le major Ilić, tu seras moniteur d'équitation pendant un moment. Je ne répugnais pas à travailler avec des recrues idiots qui, à la fin, sous ma direction, devenaient presque tous d'excellents cavaliers, je résistais à l'idée d'avoir à apprendre l'équitation à une jeune dame riche et capricieuse, après tout, j'avais passé avec brio tous les examens généraux et techniques de l'Académie militaire pour servir mon roi et ma patrie. Tu serviras aussi le roi et la patrie de cette manière, a dit Ilić comme s'il lisait dans mes pensées, du reste, il ne s'agit que de deux mois, lors des manœuvres d'automne, tu dirigeras de nouveau un escadron. Je dis que j'étais à ses ordres, un soldat pouvait-il dire autre chose? Ensuite, Ilić me regarda un moment droit dans les yeux. Stevan, mon fils, dit-il d'une voix paternelle, comme s'il m'envoyait à la bataille, je te recommande quelque chose.

L'honneur militaire, dit-il. Toi tu sais ce qu'est l'honneur militaire.

J'avais compris ce qu'il voulait dire. Il fallait traiter la dame avec tout le respect qui lui était dû.

Je sais, dis-je.

Alors, tout est en ordre, dit en riant le major Ilić.

Et l'ordonnance qui avait vu que la partie officielle de la conversation était terminée et que le major était de bonne humeur ajouta, prends garde de ne pas te faire mordre par son alligator. Maintenant, ils riaient tous les trois. Quel alligator? Tu verras bien, dit Ilić. Repos, tu peux t'en aller.

Avant de commencer ma mission spéciale, c'est-à-dire servir le roi et la patrie d'une façon particulière, je devais rencontrer le mari de ma future élève. Nous nous retrouvâmes au café *Union*, il m'inviterait chez lui, dit-il, mais il voulait d'abord me connaître. Il était grand, sec, cheveux blonds plaqués, il était impeccablement habillé, comme

s'il sortait d'une revue de mode pour dandys anglais. Moi, j'étais en uniforme d'officier et même si, à cette époque, les uniformes d'officiers déclenchaient partout l'approbation et l'admiration, comparé à lui, je me sentais un peu maladroit. L'élégant monsieur en costume et souliers blancs était visiblement un homme habitué à faire immédiatement impression sur les gens à qui il avait affaire. Il arriva dans une grosse automobile, nous bûmes deux cognacs, il dit que les cours seraient correctement payés, ce que je refusai. J'ai reçu un ordre, c'est une obligation de service. Il rit, ah, le major Ilić, pour lui tout est affaire de service. Il n'était pas très bavard et il dit ce qu'il avait à dire dans un même souffle : au début nous ferions les exercices dans le manège de Štepanja vas, mais ce serait bien que nous commencions au plus vite à chevaucher dans les environs, dans les prés et les bois, Veronika le désirait fort, dit-il, moi-même je me joindrai à vous quand l'affaire sera suffisamment avancée, quand Veronika saura monter. C'est tout, il me demanda de veiller à sa sécurité, elle est parfois si imprévisible, elle voudra probablement tout savoir tout de suite, dit-il. Je voulais vous connaître d'abord, conclut-il, selon mon ami Ilić, vous êtes son meilleur officier, je vois qu'il ne se trompe pas. Comment le voit-il, pensai-je, alors que c'est lui qui a toujours parlé et que, il l'a avoué, il ne sait rien de l'armée. Bien sûr, les gens de son espèce s'y connaissent en bourse, en vêtements élégants et en grosses voitures, oui, en avions aussi, il avait dit qu'en plus des chevaux et des automobiles, sa grande passion était les avions de sport, peut-être un jour m'emmènera-t-il au-dessus des monts environnants, je verrai quel beau pays est la Slovénie et aussi la Serbie, vous êtes de Valjevo, n'est-ce pas? Oui je suis de Valjevo, mon père vendait des chevaux, dis-je en pensant qu'il connaissait des gens riches de ce genre, il savait que son fils ne serait jamais riche, c'est pourquoi il serait officier, ce qui en Serbie a autant, sinon plus, de valeur. Je ne suis jamais allé à Valjevo,

dit-il, vous y produisez des prunes? Et de la *slivovica*, n'est-ce pas? Non, dis-je, seulement les meilleurs soldats, on a ri, j'étais content car tout ça s'était vite fait.

Le lendemain, il avait plu la nuit, le matin était transparent et frais, il amena en automobile une jeune dame en culotte de cheval. Il nous présenta, nous examinâmes le cheval, un hackney haut sur pattes, ensuite il dit quelque chose comme : je la mets sous votre protection. Il l'embrassa sur la joue et repartit en vitesse dans sa voiture à toit ouvert, au virage, il fit encore un signe de la main. Le cheval s'appelait Lord, ben voyons, ai-je pensé, quel autre nom aurait pu lui donner une riche jeune femme? Mais c'était un beau cheval, il écarta un peu la tête quand je le caressai mais bientôt il devint confiant, il avait une grande foulée, un beau port de tête et de queue. Je dis que j'expliquais aux recrues qui veulent devenir cavaliers que l'école ne commence pas en montant, elle commence avec l'étrille, la brosse et le cure-pied pour nettoyer les sabots.

Elle dit qu'elle n'était pas ma recrue.

Je gardai le silence un petit moment, à l'instant même, je regrettai d'avoir accepté cette « mission spéciale ». Je dis, c'est possible, mais il faut toujours panser le cheval avant de le seller. Chaque jour, même si on ne monte pas, il faut donner des soins aux chevaux qui sont la plupart du temps à l'écurie où ils ont trop peu de lumière. Pourquoi sont-ils dans l'écurie, demanda-t-elle, pourquoi ne courent-ils pas en liberté? Pourquoi sont-ils dans l'écurie? Personne ne m'avait encore posé la question. Les chevaux sont des êtres libres, dit-elle, plus libres que les hommes, on devrait leur permettre de courir dans les prés et les bois. Mais on ne les monterait pas, dis-je, ils ne feraient que tirer des carrosses et des canons, et dans l'armée il n'y aurait pas cette vieille noble race qu'on appelle la cavalerie et à laquelle je suis fier d'appartenir. C'est cette fière race de militaires que, dans de nombreux combats, la cavalerie légère française et anglaise a

glorifiée, et notamment les intrépides uhlans de Pologne. Les uhlans ne firent aucun effet sur elle. Le fait que vous traîniez les chevaux à la guerre est quelque chose d'insupportable, objecta-t-elle, quelque chose d'irresponsable en fait, car une bombe peut les blesser. Pas une bombe, dis-je, un obus. On lance les bombes des avions sur des fortifications, mais on frappe l'infanterie et aussi la cavalerie avec des obus.

Pourquoi donc, siffla-t-elle, quel non-sens!

Dès le début, nous nous empêtrâmes dans un débat sur les chevaux et la cavalerie. Je vis que cela ne conduirait nulle part. Je n'écoutai plus ses remarques, je lui montrai comment poser la bride sur Lord, comment broser avec précaution la tête entre les oreilles et le long de la ligne de front, et ensuite comment nettoyer le poil avec l'étrille. Elle commençait à s'ennuyer. Quand vais-je monter? dit-elle. Je me retins de lui dire que c'était justement la question que posaient toutes les recrues idiotes. Je dis que j'annulerais les leçons si elle n'avait pas l'intention de collaborer. Elle me regarda d'un air furieux et elle aussi se retint, bon, dit-elle, montrez-moi comment on cure les sabots. Mais ne croyez pas que je vais le faire! Elle caressa le cheval, d'après elle, les chevaux étaient faits pour être caressés, comme des chats, Lord la regarda avec reconnaissance, moi je serrai les dents et continuai. Elle m'observait, les bras croisés. Je vois, dit-elle au bout d'un moment, que vous vous comportez bien avec les chevaux. J'expliquai l'alpha et l'oméga, le cheval sent et sait si on se comporte bien avec lui, si on ne le fait pas, il se révolte. Imaginez, madame, dis-je aussi gentiment que je le pouvais, imaginez que le cheval regimbe alors qu'il doit attaquer. Mais c'est ce que vous dites aux recrues? dit-elle. Oui, c'est ce que je leur dis. C'est-à-dire que vous ne vous comportez bien avec lui que pour pouvoir le pousser sous ces bombes ou disons ces obus. Je dis avec colère que nous aussi nous donnons de nous-mêmes là-bas, il y a eu mille morts à la bataille de la Kolubara.

Mais pourquoi? dit-elle d'une innocente voix venimeuse. Pour le roi, dis-je, pour le roi et la patrie.

Elle renâcla comme un cheval et se mit à rire tout haut et méchamment.

Le lendemain, je me présentai au rapport devant le major Ilić. Je le priai de me libérer de cette obligation. Il me demanda ce qui me gênait. Je dis que la dame pensait que la cavalerie militaire était, excusez-moi, un non-sens. Ah, c'est ce qu'elle pense? dit Ilić. Oui et en plus, elle dit qu'elle n'est pas ma recrue. Ilić se mit à rire. Mais elle n'est pas ta recrue, mon cher Radovanović, avec les dames, avec les femmes en général, il faut se comporter autrement qu'avec les recrues. Il regarda par la fenêtre. T'a-t-elle dit, demanda-t-il au bout d'un moment, qu'elle avait étudié à Berlin? Elle ne me l'avait pas dit. Elle est cultivée, dit-il, tu peux apprendre d'elle. C'est vrai – il se tut un instant comme s'il se demandait s'il devait me parler – que la jeune dame est un peu... comment dire, étrange. Mon ami, Leo Zarnik, son mari, m'a dit qu'elle était partie en train à Sušak, il y a quelques jours. Personne ne savait où elle était, et en rentrant elle a dit qu'elle était allée se baigner. Tu te rends compte? Je haussai les épaules, ça ne me semblait pas important, je m'occuperais de cette femme dans la mesure où ça m'était commandé. Mais ce n'était pas facile. Son grand-père, dit Ilić, a paraît-il construit la moitié de Rijeka, es-tu déjà allé à Rijeka? Comment ça? dis-je, là-bas c'est l'Italie. Oui, dit Ilić mais un jour nous y serons de nouveau. Quand tu arrives en bateau dans le port, ces grands bâtiments sur la côte, les cafés, tout est à lui. Ces gens-là, mon cher Radovanović, sont inconcevablement riches. Inconcevablement. Et l'armée veut avoir de bonnes relations avec eux, tu comprends? Je dis que je comprenais, mais je crains, ajoutai-je que ça soit parfaitement égal à la dame. Elle ne va pas coopérer. Comment lui enseigner l'équitation si elle ne m'obéit pas. En plus de ça, elle n'a même pas idée de qui

sont les uhlands. Les uhlands? demanda Ilić, quel rapport les uhlands ont-ils avec l'équitation? Il se tut un moment. Certes, elle ne s'intéresse pas à eux, dit-il au bout d'un moment, elle s'intéresse à d'autres choses. Elle est un peu, dit Ilić, pas seulement bizarre, je dirais, excentrique. J'ai entendu dire, ajouta-t-il, qu'elle avait eu un alligator pour animal de compagnie. Elle l'emmenait en promenade. Tu t'imagines? Voilà, dit le major en me regardant dans les yeux, maintenant, tu sais tout. Merci, dis-je, mais cela ne me sert à rien. Je me mordis la langue, je commençai à bavarder avec le major, je n'aurais pas dû dire ça. Il devint sérieux. Que dois-je dire à mon ami Zarnik? Que mon officier, mon meilleur officier, refuse parce que sa femme pense que la cavalerie militaire est un non-sens?

Je ne sais pas, dis-je, vous pouvez dire que je ne suis pas fait pour ce travail et que je repars dans mon escadron.

Ilić devint sérieux. Écoutez lieutenant, dit-il du ton officiel qu'il employait dans le travail, vous, Radovanović, vous n'allez pas m'imposer ce que je dois dire à quelqu'un. Et je ne vous ai pas envoyé là-bas pour discuter de cavalerie militaire avec cette dame ni pour lui faire la leçon sur les uhlands et la bataille de la Kolubara, mais pour lui apprendre à monter à cheval. Vous comprenez? Je dis que je comprenais. Et vous ne vous présenterez au prochain rapport que lorsque ce sera fait. Vous annoncerez que la mission est accomplie et que la dame monte à la perfection. Vous comprenez? Je comprends, major. Je sortis un peu abattu, résigné à mon sort. En pensant à la jeune femme qui partait seule à Sušak et qui emmenait son alligator au bout d'une corde en promenade dans Ljubljana. Et surtout en pensant au major Ilić. Ma carrière dépendait de lui. Parfois il était très paternel, il m'appelait Stevo ou fils. L'affaire était devenue dangereuse quand il avait commencé à me vouvoyer. Je me dis que j'aurais pu m'en sortir plus mal. Je le connaissais, ce qui s'était passé un peu plus tôt était une colère de degré

moyen, si elle avait été plus grande, il aurait dit d'une voix sourde, en route, en route pour le manège, putain !

Je partis au manège avec Vranac et m'arrangeai pour qu'il reste dans cette écurie tant que dureraient les leçons. Je résolus d'accélérer l'affaire au maximum, plus vite ce serait fini, mieux ce serait. Ce matin-là, je l'attendis en vain. Elle aussi s'était plainte. À son mari. De sa voiture, il me dit que sa femme exigeait un moniteur civil. Lui ne voulait pas vexer le major Ilić qui lui avait envoyé son meilleur officier et il attendait de moi que je me conduise en gentleman, que je m'excuse et qu'en gentleman, je mène les cours d'équitation à leur terme. Reprenez demain, dit-il en partant, la main sur la portière, ses cheveux blonds ébouriffés par le vent.

Ça avait commencé de telle façon que tous les deux nous voulions renoncer. Pourtant c'est peut-être pour cette raison que la suite a été plus simple. Je me suis excusé... si elle avait mal compris, parce que j'avais dit ce que je dis aux recrues, que... et la dame avait ensuite pensé que je la traitais comme une recrue... mais en réalité... Ah mais ce n'est rien, dit-elle en riant, donnez-moi cette étrille. Elle était comme ça, Veronika. Son humeur pouvait soudain changer complètement. Je lui donnai l'étrille. Elle sourit et se mit à frotter le poil du cheval.

Par la suite, nous évitâmes les discussions sur les recrues, les attaques de cavalerie, les bombes et les combats de la Kolubara, bientôt nous nous consacrâmes au sellage et au bout de quelques jours au maintien à cheval, à la mobilité de l'assiette, aux reins fermes et aux épaules détendues, aux rênes et bientôt aux premiers pas. La jeune dame progressait rapidement. Il me semblait qu'elle comprenait que l'équitation est un rapport complet entre le cheval et le cavalier et avant tout entre le moniteur et l'élève. Apprendre à se comporter avec un cheval n'est pas seulement une affaire technique, il faut aussi gagner sa confiance, et avant tout il faut faire confiance au moniteur si on veut que le cheval

ait confiance en nous. Je ne lui dis pas ce que je disais aux recrues, qu'en effet, il faut respecter et exécuter inconditionnellement les ordres du moniteur si on veut que le cheval respecte et exécute les nôtres. Il semblait qu'elle saisissait petit à petit ce triple rapport de subordination. Par bonheur, elle ne souhaita pas en discuter, un tel débat aurait sans doute abouti à une nouvelle querelle. Pour moi, ça devint plus facile quand, un après-midi où nous étions assis dans l'herbe, elle me demanda de lui parler des chevaux. Que devais-je lui dire? Tout ce que je savais. Mais ce sera une longue histoire, dis-je, je sais beaucoup de choses. Alors dites beaucoup, dit-elle, est-il vrai qu'autrefois, pendant la préhistoire, le cheval était aussi petit qu'un chien? C'est vrai, c'était un petit animal qui vivait dans les forêts de Sibérie et d'Europe centrale, mais maintenant il est grand et beau comme le sont Vranac et Lord. Je lui parlai des arabes et des lipizzans, des haflingers et des hanovriens, je lui racontai comment j'avais vécu avec les chevaux depuis mon enfance, avec les chevaux de mon père qui arrivaient et qui partaient, j'ai élevé Vranac moi-même, j'ai réussi à le faire entrer dans l'armée et à l'emmener avec moi de Valjevo à Ljubljana... Je ne lui parlai pas des uhlands ni des batailles où on tue les chevaux et pas seulement les cavaliers.

Vous pensez qu'ils comprennent vraiment, demanda-t-elle, ils regardent comme s'ils comprenaient l'homme, ajouta-t-elle.

Si un alligator comprend l'homme... dis-je prudemment, alors un cheval le peut aussi.

Elle éclata de rire. Vous aussi vous en avez entendu parler? Bien sûr, comme tout le monde. C'était vraiment un charmant alligator, dit-elle. Je ne pouvais pas le laisser seul à la maison et parfois je le promenais en ville. Elle riait sans doute en pensant à l'attraction qu'était la petite bête sauvage pour les promeneurs déconcertés. Mais il ne comprenait pas tout le monde, pas mon mari en tout cas. Vous

savez aussi qu'il l'a mordu dans la baignoire pendant son bain ? Alors, il a dû quitter la maison, je parle de l'alligator bien sûr. Elle rit. Leo l'a emmené chez le vétérinaire. Maintenant il est empaillé. Malheureusement il était impossible de faire autrement.

Je n'ai pas demandé où l'alligator avait mordu son mari. Je ressentais un dégoût profond en pensant à cet animal dans leur baignoire. Même si je pouvais me représenter une dame promenant un alligator au bout d'une corde et cet animal habitué à un autre environnement trotinant derrière elle... et regardant bouche bée les foules, l'idée d'un animal palustre dans une baignoire me semblait insupportable. Je ne comprends pas ce monde et ces gens-là. C'est du moins ce que je pensais alors. Elle parlait de cette petite bête comme d'un animal domestique. Elle semblait triste d'avoir dû le supprimer. En fait, ses élucubrations sur les chevaux, ces animaux libres, n'étaient pas en accord avec l'alligator qui devait vivre dans leur appartement luxueux. Je ne le lui dis pas, je ne voulais aucun nouveau conflit, je prenais mon parti de l'idée que la jeune femme, comme l'avait noté le major Ilić, était assez étrange et, comme souvent chez les gens riches, assez excentrique aussi. Il y avait des contradictions en elle, on le voyait aussi à son humeur qui variait comme un temps d'avril, une fois elle était sereine et souriante, une autre fois, triste et surtout absente, elle n'écoutait pas une de mes phrases. Mais je ne pouvais pas m'occuper de cela, du moins pas encore. Nous étions de deux mondes différents, deux personnes qui s'étaient rencontrées par hasard, dans un mois ou un peu moins, elle partirait avec son mari et moi je retournerai dans mon escadron à la caserne. Même si maintenant tout ça ressemblait à une école d'équitation et que nous nous entendions plutôt mieux, même si je me surprénais à me réjouir certains matins de la revoir, je souhaitais que ça finisse au plus tôt.

Mais elle aimait vraiment les chevaux. Peut-être plus que

les gens. Peu à peu, je commençai à comprendre pourquoi ça l'avait tellement énervée que nous les militaires, on envoie les chevaux sous les bombes, c'est-à-dire sous les obus. C'étaient les derniers jours d'août, qui s'acheminaient lentement vers l'automne... Le matin, je me présentais à la caserne où les officiers, par quelques remarques douteuses, raillaient ma double vie, l'après-midi, je le passais avec elle au manège et avec les deux chevaux, j'échangeais à peine quelques mots avec son mari quand il venait la chercher. C'était de plus en plus rare, le plus souvent, il l'amenait et son chauffeur venait la chercher. Leo Zarnik était probablement très occupé, non seulement par son travail mais aussi par la chasse aux sangliers et aux cerfs. Mon élève n'était visiblement pas gênée par cette mise à mort. Elle était gênée par le fait que nous entraînés les chevaux à la guerre car ils pouvaient être atteints par des bombes, c'est-à-dire des obus. Je voyais que son mari transportait des fusils de chasse sur le siège arrière, un jour, il dit qu'il m'inviterait au tir à la cible. Mais visiblement il oublia son invitation sur l'instant.

La première fois que nous fîmes ensemble quelques tours de manège, elle sur Lord et moi sur Vranac, et qu'elle descendit de cheval assez prestement, je l'applaudis. J'avoue, chère madame, que je ne m'attendais pas à des progrès si rapides. On pourrait dire que vous savez déjà monter. Et en plus, Lord vous accepte vraiment bien.

Mieux que vous, il me semble, dit-elle.

Excusez-moi, je voulais dire qu'il vous considère comme sa patronne. Patronne, dit-elle, quel mot idiot ! C'est ainsi, dis-je, quand il obéira à vos ordres, quand il comprendra vos mots, alors nous serons vers la fin de nos leçons. Comment y arrive-t-on ? demanda-t-elle. Il faut lui parler, et le toucher, et ensuite il comprend, un lien fort se tisse entre l'homme et le cheval... Elle me regarda un moment, ensuite, elle demanda, comme entre deux personnes ? Oui, répondis-je. Presque.

Le matin suivant, elle arriva curieusement disposée. Je me dis que la nuit du couple avait été difficile à cause d'une excursion à Sušak ou d'un nouvel alligator ou de Dieu sait quoi, mais c'était tout à fait autre chose. J'ai réfléchi, dit-elle, à ce que vous m'avez raconté hier à propos des chevaux et des hommes, à la manière dont il faut leur parler. Au fond, nous deux, nous parlons très peu, dit-elle. C'est vrai, chère madame. Sauf des chevaux dont nous avons beaucoup parlé.

Elle sourit. Cessez de m'appeler chère madame, Stevan, dit-elle. Ensuite, elle regarda, l'air absent, les pentes vertes des montagnes de l'autre côté de la Save. Vous n'avez pas de petite amie, Stevan? J'en ai une, dis-je. Ensuite je pensai qu'au fond, je ne savais pas si je l'avais encore. Au fond, je ne sais pas, dis-je, j'en avais une, à Valjevo, parfois, elle m'écrit encore une lettre. Comment s'appelle-t-elle, demanda-t-elle. Jelica, répondis-je. Elle est belle? Je haussai les épaules, moi je la trouvais belle. Elle a des cheveux châains, dis-je embarrassé.

Et comment Jelica t'appelle-t-elle?

Stevo.

Donc tu es Stevo. Je peux t'appeler comme ta Jelica? J'étais un peu estomaqué. Moi je m'appelle Veronika, tu peux m'appeler comme ça. Je comprends, madame, dis-je, comme j'aurais pu répondre au major Ilić. Pas madame, seulement Veronika. Je comprends, Veronika. Encore heureux que tu comprennes, dit-elle.

Je n'avais pas vraiment compris, pas encore à ce moment-là. Peut-être qu'elle non plus n'avait pas compris. Pourtant il se passait quelque chose. Nous commençâmes à discuter aussi d'autres choses, plus seulement de chevaux. Moi, je lui parlais de la Šumadija, de ses larges versants verts et de ses villages aux maisons de bois, des superstitions et des mariages. Des paysans qui avaient vécu le siège de Salonique. De l'Académie militaire. Elle me parla de Berlin, elle

y avait étudié deux ans, elle correspondait avec des amies qui, dans leurs lettres, lui décrivaient les théâtres et les cafés, les bateaux et les voiliers sur le lac. Elle aime beaucoup cette ville, vaste et aérée. La vie à Ljubljana l'ennuie. Tout le monde se connaît et personne ne s'aime. C'est pourquoi elle s'échappe parfois, elle prend le train pour la mer. Elle ne parlait pas de ce qu'en pensait son mari. Elle ne disait rien de sa famille, sauf de sa mère qui vivait seule dans un grand appartement depuis qu'elle avait déménagé chez Leo. Sa mère, elle s'appelle Josipina, est hantée par ses souvenirs de la vie à Rijeka, son mari, le père de Veronika, y était mort, il s'appelait Peter, comme notre jeune roi. Sa mère a les mêmes cheveux blonds qu'elle, Veronika, même s'ils sont déjà un peu gris. Elle aimait danser quand elle était encore à Rijeka. On l'appelait *bionda*. Un jour, elle me la présentera, elle pense que je lui plairai.

Deux personnes qui passent tant de temps ensemble se rapprochent, ils peuvent aussi se détester, du moins on l'aurait dit au début, mais il est plus probable qu'ils se rapprochent. Nous nous sommes rapprochés. Très fort.

Maintenant je suis à Palmanova. Je regarde mon visage dans le miroir recollé, une partie de mon visage. Pour mon âge, j'ai eu très tôt les tempes grises. Il me manque une dent devant, ça fait vraiment laid ce trou et mes lèvres coupées autour. C'est un vrai miracle, je n'ai été blessé qu'une fois, juste à la fin, quelque part au-dessus d'Idrija, avant qu'on se replie dans la plaine du Frioul. Avant qu'on se retrouve dans ce camp de prisonniers, nous les combattants d'hier, côte à côte, aujourd'hui seulement prisonniers, grande foule de vingt mille soldats et officiers qui hier encore guerroyaient, mais qui, aujourd'hui, battent le pavé autour des baraques et entre les tentes. Armée vaincue. Armée de débâcle. Armée sans État. Avec la photo de son jeune roi sur le mur de la baraque, du roi qui n'était nulle part quand on se battait pour son royaume et qui, maintenant que son armée est

en captivité, se promène avec son chien dans un parc de Londres. Ou boit du thé. Ou écoute à la radio les nouvelles du dernier discours de cet espion russe qui porte le nom bizarre de Tito, de ce caporal autrichien, de ce moujik croate qui a emménagé dans la maison royale à Dedinje. Quand je passe devant la photo du roi, je regarde par terre. Si je le regardais dans les yeux, je devrais lui demander où il était quand, nous, ses soldats, on pataugeait dans la boue et le sang. Son grand-père, son père, tous les deux avaient accompagné leur armée quand il l'avait fallu, emmitouflés dans leur capote en plein hiver balkanique entre les canons et les chevaux. Lui, pendant toute la guerre, s'est baladé dans un parc londonien, encore maintenant il se balade. Je ne peux pas le regarder dans les yeux sans ressentir de la colère, du mépris même. Je préfère regarder par terre. J'ai parfois l'impression qu'on regarde tous par terre, nous les vingt mille hommes qui se sont retrouvés honteux et humiliés à Palmanova. Et la nuit, on regarde les étoiles. Et on ne comprend pas ce qui nous est arrivé à tous.

Quand, la nuit, je contemple le ciel étoilé de mai, je me demande souvent si elle aussi regarde les étoiles. Si elle vit toujours dans ce manoir acheté par son mari, alors elle voit le même ciel à moins de deux cents kilomètres d'ici. Pendant un instant, je suis comme saisi par une ombre noire, que signifiait sa visite si vivante cette nuit ? Chez moi, les gens croient que les âmes des morts rôdent autour de nous. Est-ce qu'il ne lui serait pas arrivé quelque chose ? C'était la guerre. Mais j'ai repoussé tout de suite cette idée, elle a su se débrouiller, ou sinon, son Leo a su. Celui-là se débrouille toujours. Peut-être ne sont-ils plus dans le manoir, car les communistes qui gouvernent désormais de l'autre côté de la frontière n'aiment sûrement pas trop les châtelains, mais ils aiment leurs biens. Il y a quelques jours, j'ai été dans un camp voisin où sont logés des domobrants slovénes. J'ai demandé si quelqu'un connaissait Leo Zarnik,

lui bien sûr ne m'intéressait pas, je voulais savoir ce qu'il en était d'elle. Un officier m'a dit qu'il était certainement en Autriche ou en Carinthie. En mai, une foule de gens sont partis de Slovénie, Zarnik devait être l'un d'eux, il n'était pas assez stupide pour attendre les communistes. Si Zarnik, son mari, est en Autriche, elle y est certainement aussi. Ça m'a apaisé. Sa visite nocturne peut aussi avoir un autre sens, si les âmes des morts errent, pourquoi pas celles des vivants? Les âmes de ceux qui étaient très proches, et qui ont été séparés. Peut-être que mon âme aussi va parfois errer vers son lit au moment où je regarde le fourmillement des étoiles au-dessus de la plaine du Frioul et que je pense à elle qui regarde les étoiles au-dessus des sommets alpins. Des fenêtres de son manoir en Haute-Carniole, et si elle n'y est plus, peut-être de l'autre côté des Karavanke.

Est-ce qu'elle pense parfois à ces jours d'août où elle chevauchait le long de la Save en compagnie de son moniteur d'équitation?

En ce mois d'août trente-sept, nous nous rapprochâmes fortement. Le jour où elle me demanda comment s'appelait ma petite amie, nous étions déjà en fait si proches qu'il n'était pas possible d'aller plus loin dans un tel rapprochement. Au début, nous étions ensemble le matin, ensuite la journée entière. Mon élève était de plus en plus enthousiaste. Comme le sont, ça je ne voulais pas lui dire, toutes les recrues quand elles constatent qu'elles ne sont pas tombées de cheval lors de leur premier galop et surtout que le cheval obéit, s'arrête même, quand elles le lui ordonnent. Une bonne assiette, l'utilisation des rênes, les virages, les actions avec le poids, elle conquérait chaque nouvel élément en s'amusant. Comme l'enthousiasme s'était emparé d'elle, elle découvrit facilement qu'il était possible de s'entendre avec le cheval, « mar-cher », « trot-ter », « oooh-là ». Le plus difficile fut de la préparer à utiliser les éperons et la cravache, mais je lui expliquai que l'action des aides était

en équitation aussi nécessaire que l'accord avec le corps et la voix. Son Lord avait déjà suivi une école de base, c'est pourquoi la chose fut facile. Quand elle vit qu'il lui obéissait et qu'après un exercice il frappait gentiment et d'un air joueur de la tête dans son épaule, elle fut franchement touchée. Est-ce possible, disait-elle, il me comprend vraiment ! Avec Vranac, je lui fis une démonstration d'attaque au sabre que, bien sûr, je n'avais pas en main pour ne pas lui rappeler qu'au fond il était destiné à tuer, et quand je descendis de cheval, elle applaudit. C'était quelque chose, s'écria-t-elle, vous êtes comme un seul être ! Toute la journée était à nous, nous déjeunions aussi tous les deux dans une auberge des environs sous les marronniers. Je voyais quelquefois son mari, le matin quand il l'amenait, tard dans l'après-midi, son chauffeur venait la chercher, regardant sans expression quelque part dans les montagnes, alors que nous nous tenions devant l'automobile et que nous ne pouvions nous séparer, occupés que nous étions à répéter les événements du jour, les exercices et les échanges à propos des chevaux.

C'est pourquoi le jour où elle me demanda comment s'appelait ma bonne amie, je ne fus pas étonné du tout. Jelica. Et comment t'appelle ta Jelica ? Stevo. Donc Stevo. Moi je suis Veronika, pas madame, seulement Veronika, tu comprends ? Encore heureux que tu comprennes. Je comprenais que quelque chose commençait, qui était dès le début inéluctable. Quand nous chevauchions le long de la Save et que nous menions par les rênes le cheval sur les pentes boisées. Quand nous nous asseyions dans l'herbe et que nous discussions des chevaux qui étaient autrefois aussi petits que des chiens, mais qui maintenant sont grands, intelligents et plus libres que l'homme.

Car l'homme n'est pas libre, dit-elle, même moi je ne le suis pas.

Elle se levait et marchait impatiemment de long en large

dans l'herbe. Et toi encore moins, dit-elle, toi, ici dans ta caserne, tu es encore moins libre.

C'était de nouveau quelque chose que je ne comprenais pas. Pourquoi l'homme ne serait-il pas libre? Et pourquoi ne l'était-elle pas? Elle parlait de la caserne comme d'une prison. Moi je n'ai jamais pris mon métier comme quelque chose qui apporte la contrainte. Je lui expliquai ce que je pensais sincèrement et ce que je pense encore à présent, à l'intérieur des règles qu'il faut respecter, il y a selon moi bien assez de liberté pour l'homme qui pense, lit, s'occupe d'histoire militaire et chevauche dans les prés. Elle réfléchit. Au fond, c'est probablement vrai, dit-elle, si tu te fixes une limite qui est la tienne et dans laquelle tu te sens bien. Mais à moi, on me met toujours des barrières, des traits invisibles, jusque-là et pas plus loin, là-bas, ce n'est pas ton monde. Je me dis que mon monde n'était pas là non plus où était le sien. Et j'entendis la voix du major Ilić parlant de l'honneur des officiers.

Un après-midi, elle entra dans un monde qui n'était pas le sien. Dans le mien. Je pourrais dire le nôtre, elle entra dans notre monde. L'instant où elle franchit la ligne qui séparait sa vie d'avec Leo Zarnik de sa vie avec l'officier de cavalerie signifiait que tout allait changer. Cela, nous ne pouvions pas le savoir, nous ne pouvions vraiment pas, car ni elle ni moi alors ne pensions à l'avenir. À la vie dans un logement militaire dans une caserne en Serbie du Sud.

Après le déjeuner, nous avons chevauché lentement sur une pente boisée.

Et si on allait un peu plus vite, dit-elle soudain en frappant de sa cravache l'arrière-train de Lord. Le cheval frissonna sous elle comme s'il se réveillait, et un instant plus tard il partait au galop. Elle se leva de sa selle et son mouvement l'encouragea comme il faut à galoper encore plus vite. Je m'élançai derrière elle et la rattrapai dans une large prairie. Je m'écriai, admiratif, mais tu montes comme un uhlan

polonais. Elle se mit à rire, une uhlane, elle cria, une uhlane polonaise. Elle prit un chemin boisé ombragé à l'intérieur, j'eus un peu peur pour elle, une branche aurait pu la frapper et le cheval aussi, mais elle le maîtrisait, dans la clairière, elle le calma par des ordres et des caresses et sauta prestement à terre.

Si tu étais une de mes recrues, dis-je, je serais maintenant fier de toi. Et aussi de moi.

Quelques semaines plus tôt, elle se fâchait quand je mentionnais les recrues. À présent, elle en riait.

C'est-à-dire, dit-elle, que ta recrue a fini les cours.

On pourrait le dire, oui. Sauf si tu veux encore apprendre le tir.

Je lui expliquai qu'à ce point, les recrues peuvent commencer les exercices de combat, tir à cheval, usage du sabre, saut et repli. Mais en ce qui concerne nos cours, c'est fini.

Fini? demanda-t-elle, presque étonnée.

Ensuite, nous nous assîmes dans l'herbe.

Je pensai qu'elle allait commencer une de ces conversations sur les chevaux et la liberté, mais cet après-midi-là, elle regardait au loin, l'air un peu absent, au-delà de la Save, vers la grande ombre qui tombait sur la douce pente herbeuse. Soudain, elle se coucha dans mes bras et me regarda dans les yeux. Avec ta permission, dit-elle en s'allongeant dans mes bras. Comme si moi, je pouvais lui donner une quelconque permission. Ou la lui refuser. Que dirait Jelica, maintenant? demanda-t-elle. Elle ferait mieux, pensai-je, de se demander ce que dirait Leo, son mari. Jelica était loin, à Valjevo, sa dernière lettre datait d'un mois, elle ne contenait aucun « ah comme tu es loin, comme tu me manques », mais seulement « j'espère que tu es bien en Slovénie, j'espère aussi que tu prendras bientôt du grade et que tu obtiendras les étoiles de capitaine de deuxième classe, ton père sera très fier ». Jelica était loin, mais son mari était près, dès le soir, en costume blanc, il arriverait peut-être dans sa voiture de sport et, dès

le soir, il demanderait, alors, comment progresse notre cavalière? Caresse-moi les cheveux, ordonna-t-elle. Je sais que tu en as envie, ajouta-t-elle, alors que j'hésitais un moment. Le major Ilić apparut à mes yeux, l'honneur d'officier, dit-il, l'honneur d'officier. Mais le geste automatique et irréspressible de ma main fut plus fort que mon honneur d'officier qui ne devait pas à des fins personnelles abuser de la recrue la plus dévouée et la plus sotté, encore moins d'une femme mariée, de l'épouse de l'ami du major, un des piliers de notre société qui traçait ces frontières invisibles en vertu desquelles Veronika se sentait prisonnière et non libre.

Par bonheur, ce soir-là, il ne vint pas. Il n'aurait pas été possible de cacher ce qui s'était passé. Nous étions grisés par cet après-midi, et différents. Même pour le chauffeur, debout devant la portière ouverte, fixant un point inconnu dans la montagne, alors que tous les deux nous prenions longuement congé, ce qui s'était passé devait être clair. Quand finalement ils s'en allèrent, elle agita son foulard blanc qui s'échappa de sa main avant qu'ils ne disparaissent au virage. Je courus sur la route poussiéreuse et le ramassai. Nous prolongeâmes les cours sans accord particulier. Nous eûmes quinze jours pour faire de merveilleuses chevauchées d'automne – et pour nous deux. Quinze jours de septembre où, dans les environs de Ljubljana, les arbres aux feuilles jaunies s'élevaient au-dessus de la brume qui rampait tard le matin. Où Vranac et Lord soufflaient des nuages d'air dans les clairières, foulaient les feuilles tombées et tapaient du sabot dans les chemins détremés. Ou alors, sous le soleil du matin qui, là-bas, dispersait complètement le brouillard blanc aux environs de onze heures, ils hochaient la tête avec satisfaction, attachés à un arbre pendant que nous deux étions allongés sur la mousse, dans les bois, elle aurait dit libres, libres comme si nous étions les seules personnes au monde. Du moins dans cette partie du monde.

Car à une distance à peine soupçonnable, les nuages de

l'orage proche s'amassaient, en Allemagne, on marchait au pas et on délibérait, en Italie, des tribunaux spéciaux jugeaient les patriotes slovènes, aux rapports du matin, j'entendis dire que l'armée royale préparait de grandes manœuvres d'automne qui montreraient qu'elle était prête à faire face à tout. S'il ne s'était pas produit ce qui venait de nous arriver, à Veronika et à moi, j'aurais été inquiet, mon escadron se serait entraîné de façon accélérée, à la nouvelle des manœuvres, mon cœur aurait cogné plus fort. Car c'était le moment, pour un officier de ma trempe, pour tout bon officier, de montrer ce qu'il savait. Qu'il était prêt à faire face à tout. L'éventualité d'un avancement est un effet subsidiaire, on en parle quand les manœuvres sont finies, personne n'y pense pendant la préparation de la campagne, l'affaire est excitante en soi. Soudain, je me désintéressai de tout ça. Mon cœur battait plus vite quand j'arrivais à Štepanja vas, il battait plus vite parce qu'il savait qu'il cognerait encore plus fort quand elle serait là et qu'il se calmerait quand nous échangerions nos premiers mots. Il se calmerait dans la certitude que nous étions de nouveau seuls, seuls à deux, libres avec notre secret. Je ne sais pas comment elle faisait, si c'était seulement un heureux hasard : ces deux semaines-là, je ne vis pas son mari le matin, c'était le chauffeur qui l'amenait ; le soir, quelquefois il faisait déjà nuit, il attendait patiemment que nous apparaissions de quelque part. À présent, il me ramenait aussi chez moi ; il me déposait d'abord, j'habitais à Poljane dans un petit appartement situé au premier étage d'une maison, et l'emmenait ensuite en centre-ville. Il supportait nos longs adieux. Je ne sais pas non plus comment elle avait obtenu que cet homme tienne sa langue.

Un soir tard – il faisait presque nuit –, elle dit en chemin qu'elle voulait voir où j'habitais. J'étais embarrassé. Mon appartement était modeste, une chambre et une petite cuisine, les toilettes étaient dans le couloir. Il y avait d'autres

logements d'officiers, à chacune de mes entrées ou sorties, une tête d'enfant ou une femme d'officier regardait dehors. Ce couloir était un espace de sociabilité, un espace pour les salutations et les bavardages où nous aimions nous rassembler, personne n'avait de secret. Nous étions trois célibataires, deux sergents vivaient avec leur femme et une troupe d'enfants. Je n'étais pas chaud pour que Veronika vienne voir mon logement de célibataire et de militaire et que les portes du couloir ou les fenêtres sur cour s'ouvrent et que des regards curieux, en même temps attentifs et éloquents, nous accompagnent. Je savais que, dès le lendemain, on parlerait de la visite d'une femme à la caserne. Mais elle insista. Et ne partit que vers minuit. Plus tard, je lui demandai comment elle avait obtenu que Lojze, c'était le nom du chauffeur, n'ait pas rapporté ce qui se passait. Il aurait pu perdre son travail, elle l'avait peut-être soudoyé ? Moi, je ne fais pas ce genre de choses, répliqua-t-elle, offensée, ensuite elle rit, c'est mon charme.

C'était plus que du charme. Il y avait en elle quelque chose qui faisait qu'on l'aimait, le chauffeur, les chevaux, le jeune officier de cavalerie à qui sa présence, ses cheveux blonds, son rire, ses frôlements et ses baisers faisaient tourner la tête au point qu'il en oubliait la caserne, son escadron et les manœuvres, les officiers avec qui il logeait et l'honneur d'officier dont lui avait parlé le major Ilić.

Probablement que cet alligator et Leo, son mari, l'aimaient aussi.

Je ne le vis pas pendant ces deux semaines, mais ça ne voulait pas dire qu'il n'existait pas. Et si, en septembre trente-sept, il n'existait rien d'autre pour nous, s'il n'y avait que nous deux et nos chevaux, ça ne voulait pas dire que le monde autour de nous n'existait pas. Ni que nous étions invisibles. Dans cette belle auberge sous les marronniers où nous allions manger, nous étions déjà un couple assez connu. Bien sûr, il n'y aurait rien eu de mal à ce que le

maître d'équitation et son élève aillent déjeuner ensemble après la chevauchée si Veronika n'avait franchi avec tant de joie la ligne invisible dont elle parlait parfois. Devant le serveur qui attendait la commande à notre table, elle dit à voix haute sans se soucier de lui, mon mari est terriblement jaloux et il emporte toujours ses fusils de chasse sur le siège arrière.

Du coin de l'œil, je remarquai que le garçon se figeait. Je voulus lui faire signe que nous n'étions pas seuls. Mais elle s'écria joyeusement, lieutenant, vous le tuerez avant que lui ne vous tue, n'est-ce pas ?

Le serveur partit vite pour ne pas assister à cette dangereuse conversation et éviter d'être appelé comme témoin au tribunal. Et Veronika rit avec exubérance. Quelle bonne blague, dit-elle, le pauvre garçon est complètement pétrifié. Et toi aussi lieutenant, quel soldat tu fais pour avoir peur d'un fusil de chasse !

Je n'avais pas peur d'un fusil de chasse, j'avais peur pour elle. Toute la terrasse ouvrit des yeux ronds quand elle dit qu'elle allait m'ébouriffer un peu les cheveux et qu'elle bondit vers moi en renversant le vin. Chère madame, dit le serveur qui accourut avec une serviette, ça peut arriver à tout le monde. N'est-ce pas qu'une coiffure ébouriffée lui va mieux, dit-elle au garçon qui, visiblement dans l'embarras, essuyait nerveusement la table pendant qu'elle fourrageait dans mes cheveux. Moi j'étais assis, raide comme une statue et je sentais les regards des bourgeois convenables dans mon dos, je voyais les lèvres des respectables petites dames et des messieurs de Ljubljana qui susurraient des remarques feutrées sur le scandale qui se déroulait sous leurs yeux. J'avais peur pour elle car je savais que ça ne pouvait pas bien finir. Et c'est ce qui s'est passé.

Ce soir-là, alors que nous allions chez moi, je lui dis que ça n'allait pas. Son mari, sa famille apprendraient bientôt ce qui se passait entre nous si elle se comportait ainsi.